

Il est des devoirs agréables et d'autres qui le sont moins, mais ceux-ci peuvent conduire à ceux-là. Ayant donc essayé de mettre de l'ordre dans quelques tiroirs, j'ai retrouvé des lettres de différents âges. Leur lecture a réveillé des premiers souvenirs puis d'autres ont suivi. Le « devoir agréable » a consisté à regrouper des lettres écrites sur plus de quarante ans par Alfred Tajan (Fred plus familièrement), l'existence de certaines était due au fait que mon père était l'aîné de ses cousins, d'autres faisaient suite à des conversations qui avaient eu lieu à Orsay. Cette lecture m'a conduit à rouvrir les livres qu'il avait écrits dans les années 70 et dont ses lettres éclairaient certains aspects. Ce faisant, d'autres souvenirs revenaient. S'ajouta à cela les succès littéraires de son petit fils qui ne pouvaient qu'amener à s'interroger sur ce que pourraient être des goûts ou des penchants héréditaires.

Les pages qui suivent sont le résultat de ce qui précède, le désordre et la confusion y règnent , un peu par refus de faire sous aucun prétexte quoi que ce soit qui ressemblât à une biographie chronologiquement ordonnée et aussi par la nature décousue des « matériaux ». L'intention était tout autre, elle était, en effet et malgré la pauvreté des moyens, de faire revivre une personne attachante et à travers lui un peu une époque. Les lecteurs qui ont connu Fred retrouveront peut-être un peu de son esprit, de son entrain, de ses enthousiasmes, voire de ses emballements, changeants mais toujours sincères. Même si le caractère spécialisé de ses essais - la graphologie et ses applications - ne pouvait conduire à en faire un auteur à succès, Fred a été, dans des passages manifestement très travaillés, un réel écrivain. Il fut aussi, dans le meilleur sens du mot, un causeur intarissable et charmeur. Grâce à lui, nous découvrons ou redécouvrons ce qu'étaient les soucis, petits ou grands d'une période qui peut paraître aujourd'hui bien lointaine.

Plusieurs personnages de la descendance Tajan apparaissent dans les lettres ou les propos de Fred, un petit rappel relatif aux personnages les plus cités ne sera pas inutile : le « grand-père » était le premier Alfred Tajan ; la « grand'mère » Marie Tajan née Dousdebès ; le père Jacques Tajan ; ses frères Manel et Bernard Tajan, son beau-frère Jean Echinard. Les cousins germains cités sont : Alfred et Louis Destribats dont le *Petit Carnet noir* nous accompagnera jusqu'à la fin ; Marie Boutineau, Paul et France Ducos. Son épouse, Maïtena et leurs enfants : Nicole et Daniel Tajan ; le fils de Nicole, Mathias.. Le soussigné est le fils d'Alfred Destribats.

La pièce se passe à Bayonne, Bordeaux, Tours, Paris, Orsay, Biarritz et quelques autres lieux de moindre importance. Elle est organisée comme il convient en cinq actes, le 1° nous conduira jusqu'à la fin de la guerre, le 2° portera essentiellement sur ses écrits et leur interprétation, le 3°, particulièrement désordonné, sur le souvenir de conversations à table lors des venues de Fred à Orsay, le 4° sera confié à Louis Destribats (Loulou pour tous) et à son

Petit Carnet noir. Enfin, nous concluons dans le 5° acte par quelques considérations sur l'écriture et ses avatars.

L'auteur s'est parfois permis quelques impertinences ou quelques approximations, qu'elles lui soient pardonnées. Sa seule récompense aurait été que le héros, Fred Tajan, s'y reconnût et qu'il y trouvât le regard affectueux de

Michel Destribats

Orsay, janvier-mars 2011

Mes remerciements vont à Nicole et à Mathias dont les encouragements au vu d'une première rédaction m'ont soutenu le moral, à François Ducos, habituel complice de ce genre d'exercice et, bien sûr, à Magda Ducos, fidèle et patiente auditrice de ces « vieilles histoires ». On les reconnaîtra facilement sur la photo ci-contre en train d'écouter Fred.



Sommaire

1 – 1911 – 1944

2 – Les Lettres

3 – Les Soirées orcéennes

4 – Le Petit Carnet noir du cousin

5 – L'écriture, hier et aujourd'hui

1 – 1911 – 1944

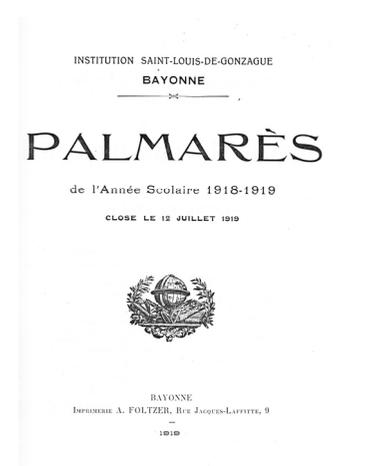


1 – Débuts encourageants

Le début de l'été 1919 fut en France l'occasion de nombreuses fêtes : célébration de la Victoire, retour des pères, mais aussi fin de l'Année scolaire. La distribution des Prix marqua ce dernier événement et Alfred Tajan qui venait d'achever sa 8^o à Saint-Louis de Gonzague, rue d'Espagne, à une centaine de mètres du 62 où il habitait avec ses parents, grands-parents et quelques cousins reçut plusieurs prix ou accessits comme en témoignera le Palmarès. Le 4^o Accessit en Ecriture belle écriture qu'on lui connut plus tard et de ce qui sera un élément de sa vocation professionnelle. Par contre il obtint pratiquement des accessits dans toutes les disciplines à la fois. Sur le même Palmarès on retrouve son frère, Manuel (sic) et ses cousins germains : Paul Ducos en 10^o, Jean Ducos en 6^o, Louis Destribats en 5^o et Alfred Destribats en 3^o, tous avec des

- 6 -
HUITIÈME

Diligence	Orthographe
1 ^{er} Prix..... MM. Pierre Puchulu, de Bayonne. — Pierre Héliot, de Bayonne. — Georges de Barbeyrac, de Bayonne. — René Hauton, de Bayonne. — Henri Perret, de Bayonne. — Joseph Pelloux, de Bayonne. — Manuel Lavigne, de Bayonne. — Alfred Tajan, de Bayonne. — Jean Nogués, de Bayonne.	1 ^{er} Prix..... M. Pierre Héliot (4). 2 ^o Prix..... Pierre Puchulu (5). 1 ^{er} Accessit MM. Joseph Pelloux (3). 2 ^o — Alfred Tajan (4). 3 ^o — René Hauton (4). 4 ^e — Manuel Lavigne (2).
Excellence	Analyse
1 ^{er} Prix..... MM. Pierre Puchulu (2). 2 ^o Prix..... Henri Perret (2). 1 ^{er} Accessit MM. Georges de Barbeyrac (2). 2 ^o — Alfred Tajan (2).	1 ^{er} Prix..... MM. Pierre Puchulu (6). 2 ^o Prix..... Pierre Héliot (5). 1 ^{er} Accessit MM. Henri Perret (5). 2 ^o — Manuel Lavigne (3). 3 ^o — Alfred Tajan (5). 4 ^e — Georges de Barbeyrac (5).
Instruction Religieuse	Arithmétique
1 ^{er} Prix..... MM. Pierre Puchulu (3). 2 ^o Prix..... Henri Perret (3). 1 ^{er} Accessit MM. Pierre Héliot (2). 2 ^o — Georges de Barbeyrac (3). 3 ^o — Joseph Pelloux (2). 4 ^e — René Hauton (2).	1 ^{er} Prix..... M. Pierre Puchulu (7). 2 ^o — Pierre Héliot (6). 1 ^{er} Accessit MM. Alfred Tajan (6). 2 ^o — Georges de Barbeyrac (6). 3 ^o — Henri Perret (6). 4 ^e — Joseph Pelloux (4).
Français	Histoire et Géographie
1 ^{er} Prix..... M. Pierre Puchulu (4). 2 ^o Prix..... Pierre Héliot (3). 1 ^{er} Accessit MM. Alfred Tajan (3). 2 ^o — Georges de Barbeyrac (4). 3 ^o — Henri Perret (4). 4 ^e — Henri Hauton (3).	1 ^{er} Prix..... M. Pierre Puchulu (8). 2 ^o — Henri Perret (7). 1 ^{er} Accessit MM. Georges de Barbeyrac (7). 2 ^o — Joseph Pelloux (5). 3 ^o — Manuel Lavigne (4). 4 ^e — Alfred Tajan (7).
	Ecriture
	1 ^{er} Prix..... M. Georges de Barbeyrac (2). 2 ^o — Jean Tinarage (2). 1 ^{er} Accessit MM. Pierre Puchulu (10). 2 ^o — Manuel Lavigne (5). 3 ^o — Henri Perret (9). 4 ^e — Alfred Tajan (8).



résultats bons ou honorables. Ci-contre le magasin TAJAN tel qu'il se présentait quand Fred revenait de Saint-Louis pour rejoindre l'appartement de ses parents.

Il sera largement question plus loin d'un ouvrage de Fred Tajan intitulé *Le troisième père* dont un chapitre en particulier est, sous le prénom d'emprunt de Philippe, largement autobiographique. Il y évoque notamment ses années à Saint-Louis, l'ambiance qui y régnait et ses goûts. En voici un passage :

Philippe fréquentait un collège qui recevait traditionnellement tous les garçons de sa famille, parce qu'il était confessionnel, se trouvait à deux pas de chez lui et parce que tous les enfants de la bourgeoisie bien-pensante s'y retrouvaient. Les professeurs, des ecclésiastiques, se divisaient en deux clans : d'un côté, les frustes, les paysans, venus des pentes arides de la montagne qui au midi fermait l'horizon, hommes durs, taillés à la serpe, sans culture, capables seulement de faire réciter aux élèves le chapitre d'Histoire ou de Sciences qu'ils avaient appris eux-mêmes avant de se rendre en classe ; de l'autre, les abbés mondains, aux soutanes bien coupées, dinant en ville, participant à la vie de la cité, soignant leur popu-



62 - 64, Rue d'Espagne - BAYONNE

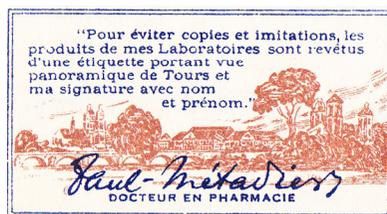
larité sur les stades et leur considération dans les salons. Aux premiers incombaient l'éducation du corps qui se confondait avec celle du caractère, parce que dans ce pays traditionnel d'amateurisme sportif, la résistance physique et les exploits individuels étaient censés directement conduire à la maîtrise des passions et à l'exercice de la volonté. Les abbés mondains, eux, enseignaient les humanités avec une réussite égale et constante à en juger par le nombre impressionnant de peaux d'âne qu'ils collectionnaient. Philippe allait des uns aux autres sans se distinguer plus particulièrement d'un côté que de l'autre, mais en manifestant plus de goût tout de même pour la version latine que pour le sprint.

S'appeler Alfred Tajan, rue d'Espagne à Bayonne, à l'ombre d'un grand-père portant mêmes nom et prénom, bien connu à Bayonne et familier des institutions religieuses obligeait et, même sans avoir pu assister à la scène, nous pouvons certifier qu'Alfred Tajan eut droit au discours suivant :

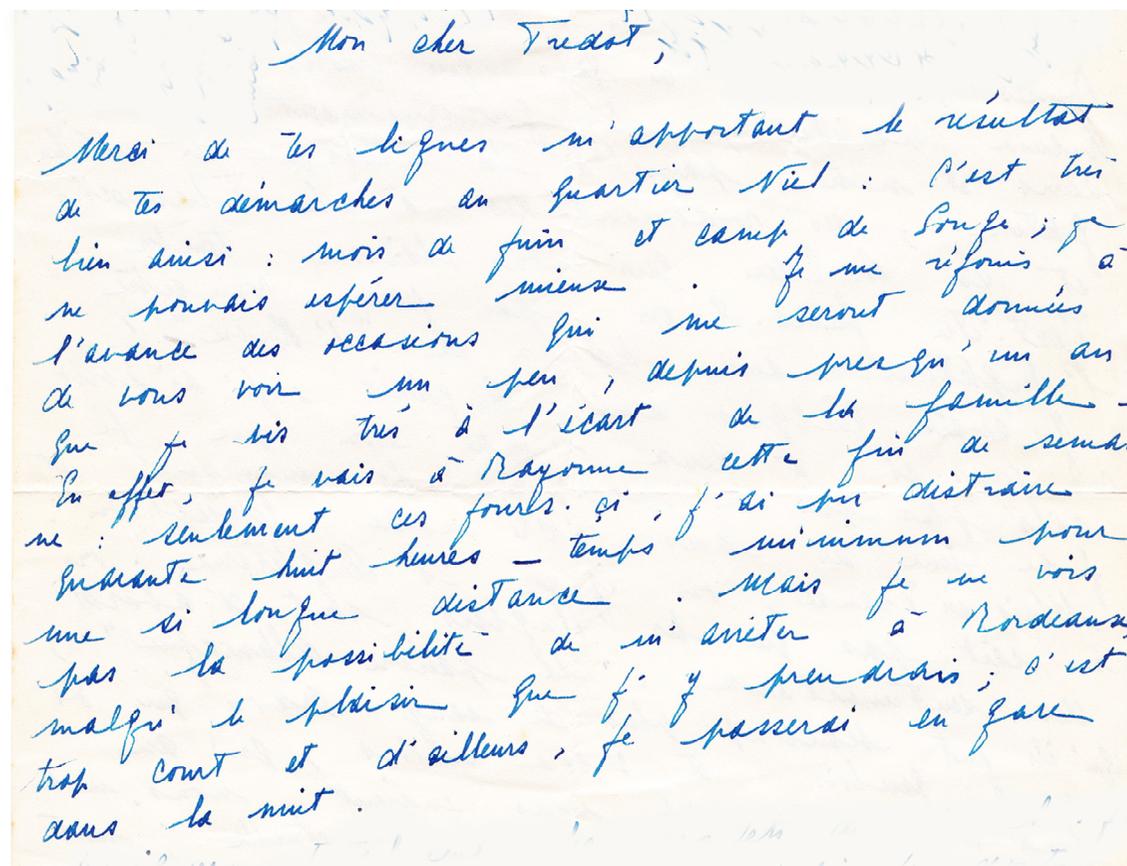
Fred - nul ne l'appela jamais autrement pour éviter toute confusion avec son grand-père et son cousin Alfred Destribats, ce dernier honoré du surnom de Frédot - *Fred*, *c'est bien*, l'intonation restait réservée - *mais tu peux faire beaucoup mieux*. Il fit.

2 – Les escales bordelaises

En 1936, les études et le service militaire achevés, Fred travaillait à Tours chez Métadier,



et était attaché au service commercial. Il allait souvent à Bayonne voir ses parents et faisait parfois



Mon cher Frédot,

Merci de tes lignes m'apportant le résultat de tes démarches au quartier Niel : c'est très bien ainsi : mois de juin et camp de Souff ; je ne pouvais espérer mieux. Je me réjouis à l'avance des occasions qui me seront données de vous voir un peu, depuis presque un an que je vis très à l'écart de la famille. En effet, je vais à Bayonne cette fin de semaine : seulement ces jours-ci, j'ai pu distraire seulement huit heures - temps minimum pour une si longue distance. Mais je ne vois pas la possibilité de m'arrêter à Bordeaux, malgré le plaisir que j'y prendrais ; c'est trop court et d'ailleurs, je passerais en gare dans la nuit.

escale chez ses cousins Destribats. Le rédacteur de ces pages se souvient d'un de ses passages sans doute en 1933, il avait été frappé de son élégance et surtout de ses cheveux savamment gominés.

¹ Comme toi, comme la majorité des gens sensés, je suis alarmé par la situation internationale actuelle. Encore une fois nous allons être roulés, nous qui devrions mener l'Europe : voilà où nous ont conduits quinze ans de concessions démocratiques et de briandisme ; aucune alliance mais vingt cinq engagements à nous faire tirer pour les Roumains, les Grecs, les Tchèques, les Russes, ... autant de gens que nous ignorons. Aucune sécurité, un gouvernement de phraseurs, notre pays à la remorque de l'Angleterre ; des rodomontades à la Flandrin et Sir A.) qui nous laisse tomber. Peut-être finira-t-on par faire connaître l'Angleterre aux lecteurs de « L'œuvre » !

J'avais quelques amis anglais, j'ai écrit ces jours-ci à deux d'entre eux que je sais plus près de nous que la moyenne et je ne leur ai pas caché notre déception. Mais en France, on ignore l'Angleterre ; on ne sait pas que les Anglais sont d'abord des sentimentaux : « la pauvre Allemagne » ; qu'ils ont beaucoup plus de sang saxon que de sang gaulois et encore moins, qu'au fond d'eux-mêmes, ils nous envient, nous, notre civilisation, notre supériorité intellectuelle, notre raison, notre esprit de mesure, de finesse. Je n'ai pas habité longtemps l'Angleterre mais j'ai très bien senti toutes ces nuances et je ne crois pas qu'elles soient inexactes.

Comme toi ; comme la majorité des gens sensés, je suis alarmé par la situation internationale actuelle. Encore une fois nous allons être roulés, nous qui devrions mener l'Europe : voilà où nous ont conduits quinze ans de concessions démocratiques et de Briandisme ; aucune alliance mais vingt cinq engagements à nous faire tirer pour les Roumains, les Grecs, les Tchèques, les Russes, ... autant de gens que nous ignorons. Aucune sécurité, un gouvernement de phraseurs et notre pays à la remorque de l'Angleterre ; des rodomontades à la Flandrin et Sir A. Eden qui nous laisse tomber. Peut-être finira-t-on par faire connaître l'Angleterre aux lecteurs de « L'œuvre » ! ... J'avais quelques amis anglais ; j'ai écrit ces jours-ci à deux d'entre eux que je sais plus près de nous que la moyenne et je ne leur ai pas caché notre déception. Mais en France, on ignore l'Angleterre ; on ne sait pas que les Anglais sont d'abord des sentimentaux : « la pauvre Allemagne » ; qu'ils ont beaucoup plus de sang saxon que de sang gaulois et encore moins, qu'au fond d'eux-mêmes, ils nous envient, nous, notre civilisation, notre supériorité intellectuelle, notre raison, notre esprit de mesure, de finesse. Je n'ai pas habité longtemps l'Angleterre, mais j'ai très bien senti toutes ces nuances et je ne crois pas qu'elles soient inexactes.

La lettre reproduite au début de ce chapitre commençait en faisant allusion à ce que l'on appelait alors une « période militaire », sorte de stage d'entretien à la défense de la Patrie (la majuscule était en ce temps obligatoire). Fred avait sans doute demandé à son cousin Frédot de l'aider par ses relations dans le milieu des officiers de réserve à pouvoir s'acquitter de cette obligation à proximité du trajet Tours-Bayonne. C'est certainement à cette époque que se situe l'épisode suivant dont l'authenticité est garantie. Une soirée chez les Destribats s'était-elle prolongée plus tard que prévu, toujours est-il que l'heure limite pour rejoindre le Camp militaire de Souge, près de Bordeaux, était dépassée. La chose n'émut pas outre mesure Fred qui téléphona, ou fit téléphoner – une mémoire de cinq ou six ans a le droit d'être défaillante - au commandant du camp pour « lui dire qu'il ne rentrerait pas ce soir ».

On imagine la suite qui fit peu pour l'encourager dans le noble métier des armes, peu compatible, il est vrai, avec sa liberté d'esprit.

La suite de la lettre (page 10) aborde des sujets graves : en France, la situation politique était très agitée et la situation internationale avec la montée des régimes fascistes s'aggravait de jour en jour. Le Front Populaire, terreur de la bourgeoisie était pour demain, la guerre approchait et le jugement de Fred se révéla tragiquement prophétique. Avec le recul on peut estimer ses jugements rapides ou sommaires, il reste qu'ils correspondaient bien à son esprit curieux, nationaliste (le journal *L'œuvre* auquel il se réfère alliait nationalisme et socialisme - mauvaise augure) et parfois péremptoire.

On peut noter aussi qu'ils correspondaient certainement peu aux propos émis lors des conversations à table rue d'Espagne qui tournaient certainement plus sur l'univers commercial bayonnais, éventuellement l'agitation sociale dans une Espagne proche de la guerre civile, que sur la mentalité anglaise et les affinités saxonnes.

Cette curiosité, il la conservera toute sa vie, souvent exubérante, voire simplificatrice. Dès 1936, date de la lettre reproduite, alors qu'il avait à peine 25 ans, elle tenait déjà beaucoup plus à une observation et à une réflexion personnelles qu'à la lecture de journaux ou à l'écoute d'une radio alors à ses débuts. Elle était aussi, on l'aura compris, plutôt anticonformiste.

Elle le demeurera.

3 – Le commerce ...

Fred eut la chance de commencer sa carrière chez Métadier dans un milieu commercial dynamique et novateur (le produit phare était la Kalmine, bon pour les maux de tête et le reste. Il concluait la lettre que nous venons de reproduire comme suit :

Ici, les événements n'arrêtent pas outre mesure les affaires, mais chez nous, c'est évidemment très spécial. La France, ça va et à l'exportation les gros bénéficiaires se maintiennent. En ce moment nous cherchons les pays neufs et sains et qui ne soient pas clos de murailles impénétrables.... Il y en a : Afrique du Sud, Républiques d'Amérique Centrale, Pays du Nord de l'Europe ...

Cette approche commerciale était pour l'époque particulièrement nouvelle, par les efforts de recherche, une publicité pour l'époque assez agressive et la distribution aux clients fidèles de ce qu'on appellera plus tard des gadgets. Les jeunes Destribats en profitèrent, ce que confirme la lettre suivante. Une allusion à sa précédente adresse, « rue de l'homme saoul », suite sans doute d'une conversation qui avait dû faire rire les jeunes Destribats (8 à 4 ans), demeurera probablement toujours obscure :

A. TAJAN
110 RUE DE BOISDENIER
TOURS

28 mai 1874

Mes chers petits amis,
Il est probable que vous ne
pourrez pas lire cette lettre
car elle n'est pas un modèle
d'écriture, mais je tiens
très mal mon porte-plume
(comme Michel) et quand
j'écris, je regarde en l'air
(comme Jean-Marie)
Votre maman vous traduira
ce qui suit :
Je viens de remettre à
Manel qui viendra trois
fois dimanche trois
porte-mines un pour
Bernard, un pour Jean-Marie
et un pour Michel.
Vous demanderez à votre papa
de vous expliquer comment ça

Marche.
Comme vous le voyez, je
n'habite plus « rue de
l'homme saoul » - j'ai
déménagé - ce qui n'empêche
pas que je suis quand
même saoul tous les
soirs. Or quand je suis
saoul, je perds la mémoire.
C'est ce qui vous explique
pourquoi je ne vous ai pas
écrit plus tôt.
J'espère que vous ne
m'en voudrez pas trop
et je vous embrasse tous
trois sans oublier
papa et maman
Votre cousin
Tajan

HALAT A
110 RUE DE BOISDENIER
TOURS

Mes chers petits amis,

Il est probable que vous ne
pourrez pas lire cette lettre car
elle n'est pas un modèle
d'écriture, mais je tiens très mal
mon porte-plume (comme Michel)
et quand j'écris, je regarde en
l'air (comme Jean-Marie). Votre
maman vous traduira ce qui suit :
je viens de remettre à Manel qui
viendra vous voir dimanche trois
porte-mines, un pour Bernard, un
pour Jean-Marie et un pour
Michel. Vous demanderez à votre
papa de vous expliquer comment
ça marche.

Comme vous le voyez, j
n'habite plus « rue de l'homme
saoul », j'ai déménagé, ce qui
n'empêche pas que je suis quand
même saoul tous les soirs. Or
quand je suis saoul je perds la
mémoire. C'est ce qui explique
pourquoi je ne vous ai pas écrit
plus tôt. J'espère que vous ne
m'en voudrez pas trop et je vous
embrasse tous trois sans oublier
papa et maman.

Votre cousin

Quelques années plus tard (janvier 1948) et pour rester sur le même sujet, il fut question entre les deux Alfred d'une histoire de stylos. Elle ouvre des horizons sur les petits trafics nécessaires en ces temps de relative pénurie et le bon usage des relations dans les milieux monastiques. Fred écrivait en effet :

Je te signale que je suis en relations très cordiales avec un fabricant américain de stylos à bille qui sont cinquante fois mieux que les Reynolds venus en France. Il m'a proposé l'autre jour un modèle courant dont il doit m'envoyer des reproductions photographiques. Il doit coûter à peu près 4 ou 5 \$. Si cela t'intéresse, je pourrais t'en faire venir un. Je les fais envoyer par poste-avion comme échantillon sans valeur et je les fais payer par ma tante Jeanne, ou plutôt par sa Communauté. Je lui envoie l'équivalent en dollars clearing, soit en timbres, ou bien alors je fais un don à l'une de leurs Maisons en France.

Plus sérieusement nous verrons plus loin que Métadier sera une des premières entreprises françaises, du moins de son secteur, à jouer un rôle important dans le mécénat d'entreprise, formule neuve à l'époque. Alfred Tajan y prit une part importante.

4 – ... et ses difficultés

Cette sorte d'euphorie que traversait Métadier avant guerre correspondait fort peu à la situation commerciale du pays à laquelle s'ajoutaient pour les associés du magasin de la rue d'Espagne les difficultés inhérentes à la succession qui suivit en 1937 le décès du grand père Tajan. Sans être directement impliqué dans sa gestion, Fred s'intéressa de très près aux

difficultés que rencontrait son père, Jacques Tajan. Plusieurs lettres particulièrement poignantes en témoignent. En voici des extraits, ils montreront aux lecteurs qui ont le souvenir jusqu'aux années 80 d'un magasin actif et même florissant qu'il n'en fut pas toujours ainsi.

J'ajoute pour t'expliquer que je t'écris de mon propre chef et sans en rien dire à mes parents. Mais pour donner son avis ou un conseil, il faut se documenter et j'ai grande confiance en ton jugement et ta connaissance des affaires.

En deux mots voici : le contrat de société qui lie papa et l'oncle Pierre s'éteint le 1^o février 1938. Bien entendu, on pourrait le prolonger mais tu sais ce que sont les affaires et celles-là en particulier. Je ne t'apprendrai rien en te disant que par la force des habitudes prises, de la mentalité du pays, sous l'influence de grand-père aussi qui jusqu'à sa mort était prépondérante, la maison n'a pas été menée depuis longtemps comme elle aurait dû l'être, elle n'a pas évolué, elle ne s'est pas adaptée aux circonstances et elle marche – il faut le dire – comme marchaient les affaires il y a vingt ans. Quand l'échéance est pénible, papa et l'oncle Pierre font l'appoint en prélevant sur leur fortune personnelle et bien entendu, il n'est pas question pour eux d'appointements ; pour le principe chacun prend une somme dérisoire mais en réalité chacun vit sur ses revenus. Dans ces conditions, la maison de commerce vit aussi, puisqu'elle est renflouée chaque fois qu'il le faut, mais elle ne prospère pas.

Voilà le principe. Il a été appliqué, de tout temps, je crois ; mais certainement d'une façon régulière depuis cinq ou six ans et jusqu'à l'année dernière, à la mort de grand-père.

Tu as peut-être su qu'à ce moment-là, sous l'initiative de maman, de Manel et de moi et pour faire cesser cet état de choses, on a décidé de se débrouiller autrement, de se moderniser et des se rajeunir. On a mis un petit capital dans un budget de publicité, on est sorti davantage, tant et si bien que cette année le chiffre d'affaires de la maison, compte tenu des augmentations de prix se trouve très sensiblement en hausse sur l'année précédente. Il oscillera autour de 325 000 francs. Nous n'avons pas fait des étincelles mais nous sommes persuadés qu'avec une trésorerie un peu plus large et une direction nouvelle et plus jeune, cette maison par sa surface et sa réputation dans toute la région peu faire beaucoup plus, et de plus en plus.

Malheureusement, ce n'est l'avis que de papa et de nous autres et le problème qui se pose est le suivant : Papa a-t-il intérêt à conserver l'affaire ? Manel et moi pensons que oui. Papa a besoin d'élever encore deux enfants et ses revenus ne le lui permettent pas sans une somme de profits que le magasin doit être.

Et la lettre se poursuit en entrant dans le détail des chiffres. D'autres suivirent sur le même sujet et pendant plusieurs mois. En bref, une formule d'accord fut trouvée avec Pierre Tajan. Puis vint la guerre et bien d'autres problèmes. Plus tard Fred tout en restant très attaché à sa famille et au 62, ne s'impliquera plus dans la vie et la gestion de la Quincaillerie Tajan.

5 – Cadeau de mariage par temps de guerre

Nous ne disposons pas de documents écrits sur la période de guerre à l'exception de ceux qui suivent. Fred avait été mobilisé, fait prisonnier puis libéré en 1941. Il se maria en 1943 avec Maïtena Labadens. Son cousin Destribats avait grâce à ses activités professionnelles la possibilité fort rare à l'époque de se procurer de la vaisselle de qualité, il avait donc proposé d'offrir à Fred et à Maïtena en cadeau de mariage un service à thé. Comme rien ne sera épargné au lecteur, nous reproduisons sur cette page et la suivante une

10 décembre 43

mon cher Fredot

Je te remercie de ta lettre et je m'excuse de ne pas y avoir répondu plus tôt. J'ai été particulièrement occupé depuis mon retour par notre installation d'abord. Elle n'est que provisoire, puisqu'on occupe la maison d'un de mes amis. Celui-ci n'y avait laissé que les meubles, ayant eu besoin du reste pour les installer ailleurs et nous avons dû

des lettres envoyées par Fred à ce sujet :

Mon cher Frédot,

Je te remercie de ta lettre et je m'excuse de ne pas avoir répondu plus tôt. J'ai été particulièrement occupé depuis mon retour par notre installation d'abord. Elle n'est que provisoire, puisque nous occupons la maison d'un de mes amis. Celui-ci n'y avait laissé que les meubles, ayant eu besoin du reste pour s'installer ailleurs et nous avons dû nous procurer sur place ou faire venir de Bayonne tout ce qui était nécessaire à l'intérieur et tant qu'à faire à un intérieur agréable.

Toute la journée je suis très pris et je ne pouvais tout de même pas pour t'écrire, dicter ma lettre à une secrétaire !... Enfin, nous avons un peu reçu, nous avons aussi été reçus. Les jours passent et on remet au lendemain.

Je te remercie encore de ton amabilité. Maitena qui la connaît t'en remercie également. Je lui ai décrit le service que vous voulez bien nous offrir et je lui ai dit aussi que tu m'en avais proposé un autre dans le goût de celui de Marie qu'elle connaît bien pour s'en être servi plusieurs fois à Biarritz.

Alors, tu devines Elle n'a vu ni l'un, ni l'autre, mais a priori elle préfère celui qui est en couleurs. Je lui ai répondu que le mieux était qu'elle s'arrête à Bordeaux, avec ou sans moi, soit à l'aller, soit au retour quand nous irons au Jour de l'an. C'est ce qu'elle fera. Elle doit partir d'ici le 27, moi le 31 seulement. De toutes façons, elle vous écrira. J'ai téléphoné l'autre soir à Maman qui était à Bordeaux et cela me fait penser qu'un de ces soirs nous vous dirons un petit bonjour. Ici, notre numéro est le 33-85.

service que vous voulez bien nous offrir et
je lui ai dit aussi que tu m'en avais
proposé un autre dans le goût de
celui de Marie qu'elle connaît
bien pour s'en être servi plusieurs
fois à Biarritz.
Alors, tu devines Elle n'a vu
ni l'un, ni l'autre, mais a priori
elle préfère celui qui est en couleurs.
Je lui ai répondu que le mieux
était qu'elle s'arrête à Bordeaux,
avec ou sans moi, soit à l'aller,
soit au retour quand nous irons au
jour de l'an. C'est ce qu'elle fera.
Elle doit partir d'ici le 27, moi
le 31 seulement. De toutes façons
elle vous écrira.
J'ai téléphoné l'autre soir à
Maman qui était à Bordeaux et
cela me fait penser qu'un de
ces soirs nous vous dirons un petit
bonjour. Ici, notre numéro est
le 33-85 -
à tes vifs respects, mon cher Frédéric
Maman, André, Emmanuelle et
les enfants pour nous et croyez
nous bien affectueusement
vous
Frédéric

A très vite, j'espère, mon cher Frédot, ma chère Andrée. Embrassez les enfants pour moi et croyez nous bien affectueusement à vous.

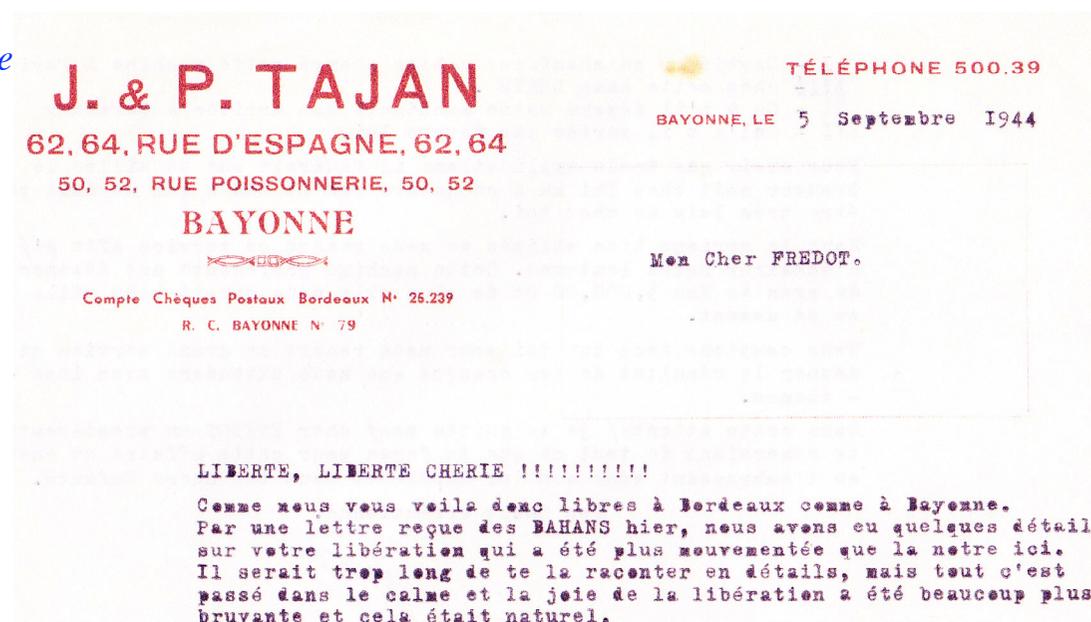
L'histoire n'est pas terminée, une lettre datée du 29 mars nous apprend que le service devenu à café était bien arrivé mais qu'une tasse avait souffert du transport : ... *mais elle était très bien cassée, si je puis dire, et j'ai pu la faire réparer.* La lettre se poursuit, d'abord sur des sujets ménagers mais qui témoignent du bon goût de Maïtena et de la distance, feinte ou réelle, adoptée par son mari :

Je viens te demander s'il nous serait possible d'avoir par toi un service à thé et dans quel genre. Je précise « quel genre », car ma femme est extrêmement difficile pour ce modèle particulier de porcelaine. J'exagère peut-être un peu mais Maïtena voudrait des tasses à thé qui aient un certain chic ou une certaine allure. Elle n'aurait éventuellement pas besoin des pièces de porcelaine, car elle a déjà ses pièces en argent qui lui viennent de sa mère (je veux dire théière, pot à lait, sucrier etc...).

Le dernier paragraphe de la même lettre nous ramènera à une actualité beaucoup plus tragique :

Avons appris le bombardement de Biarritz. Sur la plage du Port-Vieux un éclat d'obus a tué la petite Ribeton, 20 ans !, fille du docteur Ribeton qui est, tu le sais, un cousin germain de Maïtena. C'est bien triste.

Un peu plus tard, ce fut la Libération saluée comme il convenait par le père de Fred sur en-tête du magasin :



*

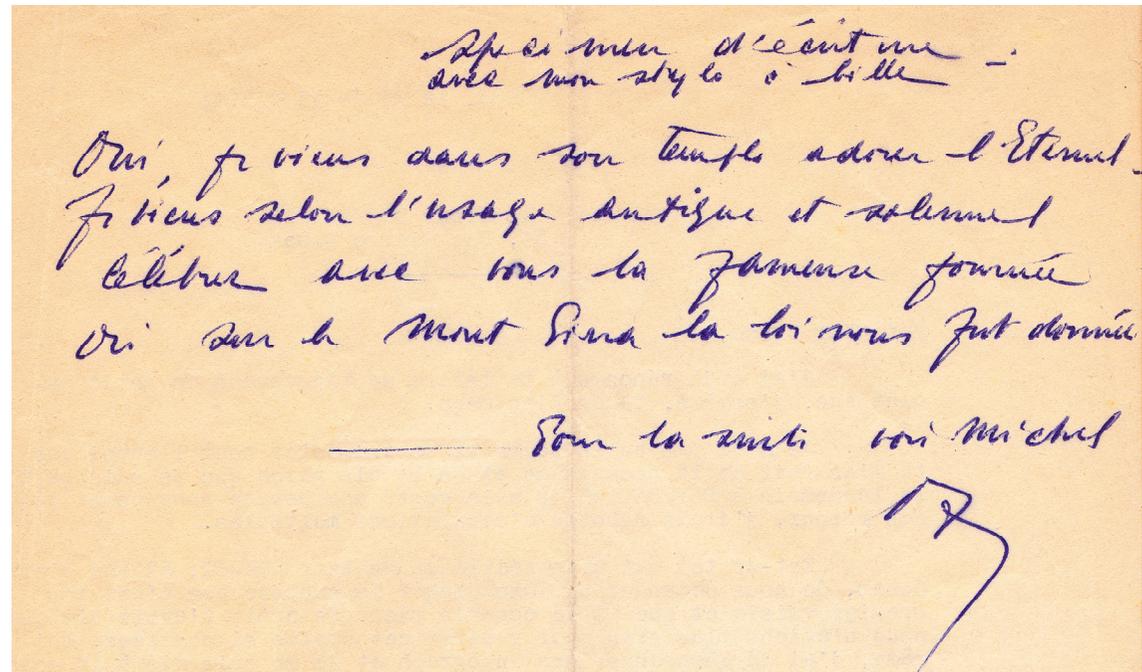
2 – Les Lettres

*

Toute sa vie, il aima lire et écrire. Alors qu’il était prisonnier en 40-41 en Allemagne, il écrivit à ses parents une lettre, dont le contenu et la longueur étaient, comme pour tous les prisonniers, contrôlés et dans laquelle il demandait qu’on lui envoie « un beau texte ». Cette lettre fut reproduite et circula dans la famille. Son père lui envoya *Bérénice* de Racine. Cette demande fut donnée en exemple aux jeunes cousins collégiens.

On a vu plus haut que Métadier envoyait des cadeaux d’entreprise et que la famille en profitait au prix de petites commissions impliquant une Communauté religieuse. Dans la lettre que nous avons citée plus haut, Fred envoyait un échantillon de l’écriture du stylo dont il était question et choisissait un extrait d’*Athalie*. Le voici :

La suite est à la disposition des lecteurs.



Le balzacien

Ses curiosités et plus tard ses compétences, en bref ses goûts, ne se limitèrent pas à Racine. Pour faire très vite et en caricaturant un peu, il y eut la période balzacienne, puis la période proustienne, tout ceci parallèlement à ses propres écrits dont le sujet ou le prétexte était la graphologie et plus précisément la graphothérapie.

La première fois que son nom figura sur une en-tête de livre fut en 1962 dans un ouvrage intitulé *Balzac que voici, Récit de Françoise d'Eaubonne, Chronologie détaillée : Alfred Tajan et J. Weelen*. L'Avertissement nous informe qu'A. Tajan a fourni aussi plusieurs éléments pour les « Variétés », c'est-à-dire les morceaux choisis qui accompagnaient la Biographie de Balzac. C'est ainsi que si vous voulez savoir ce que fit Balzac le 31 mai 1835, vous ouvrez le livre (malheureusement épuisé) et vous apprenez page 327 qu'il visitait le champ de bataille de Wagram, près de Vienne.

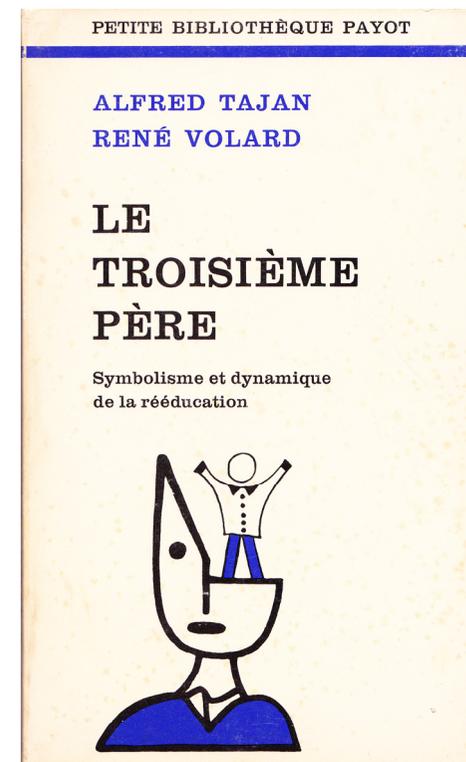
Fred connaissait en effet parfaitement bien l'œuvre de Balzac, par goût certainement mais aussi pour des raisons quasi-professionnelles. Le château de Saché près de Tours, où Balzac résida souvent et où il écrivit une partie de ses oeuvres, appartenait, en effet, depuis l'avant-guerre à Paul Métadier. Ce dernier le fit restaurer après la guerre, y créa un Musée Balzac et en fit don au département tout en en demeurant conservateur. Alfred Tajan fut dans cette tâche son plus proche collaborateur pendant plusieurs années, il était en outre secrétaire de la *Société Balzac de Touraine*. Quand on connaît les liens que Balzac entretenait avec cette région et la place qu'elle tint dans son œuvre, on mesure l'attachement que Fred avait pour cette grande figure. Il avait pratiquement tout lu de cet auteur et en parlait volontiers lors des *Soirées orcéennes* dont il sera question plus loin.

Vers 1960 une soirée balzacienne fut organisée au Château de Saché avec costumes d'époque qui fit l'objet d'un reportage dans *Paris Match*, Fred incarnait un des familiers de la bonne société tourangeaise jouant au twist. Trace a été malheureusement perdue de ce document.

L'écrivain

Exception faite du *Balzac que voici*, livre dans lequel sa participation avait été réduite, son premier livre parut en 1971. Son titre, *Pourquoi des dyslexiques ?* le situe clairement dans le champ de la graphologie et plus précisément de la rééducation des enfants par l'écriture. Fred avait, en effet, au début des années 60 quitté la Société Métadier et s'était lancé courageusement et avec l'enthousiasme qu'on lui connaît dans la graphologie. Diplômé de la Société française de Graphologie, il était devenu responsable des services de rééducation graphique des centres médico-psycho-pédagogiques de Tours et Poitiers. Ces villes devinrent donc ses escales naturelles sur le chemin de Paris où il venait régulièrement depuis qu'il habitait avec sa famille Biarritz

Ce premier livre fut suivi en 1972 par *l'Analyse des écritures* et en 1973 par *Le troisième père*. Y collaborèrent respectivement MM. Volard et Delage dont la participation faisait souvent l'objet de commentaires parfois peu amènes. D'autres livres suivirent, plus techniques. Puisqu'aussi bien notre propos est centré essentiellement sur la personnalité de Fred, nous nous limiterons à évoquer *Le troisième père*,

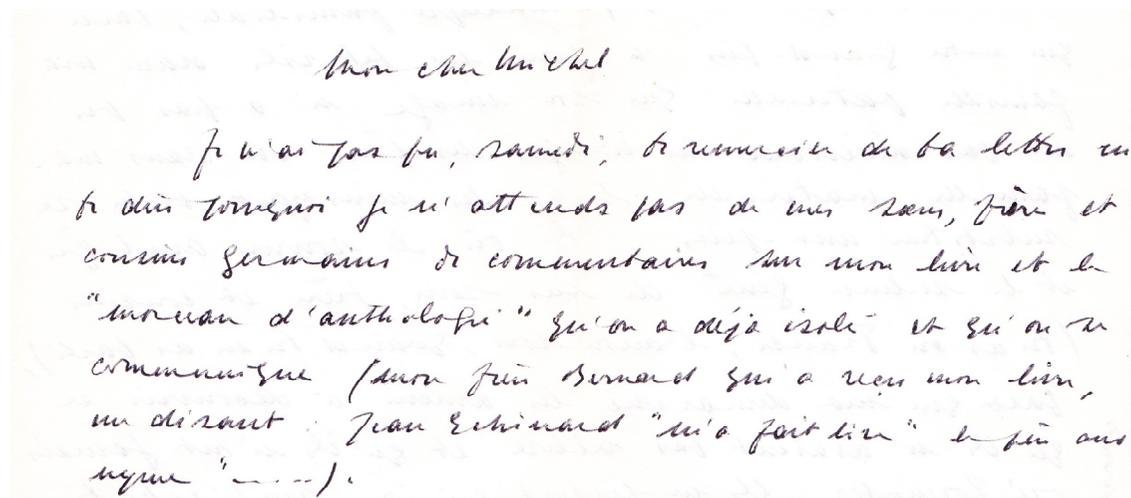


ouvrage beaucoup plus personnel, il y parle, à mots couverts mais parfaitement clairs, de lui-même et de son environnement familial. Le lecteur aura ensuite le privilège de découvrir ce que Fred disait de son propre travail suite à une lettre de félicitation, sans doute un peu interrogative ou étonnée, que le cousin soussigné lui avait adressée après lecture de cet ouvrage.

Avant de procurer au lecteur le plaisir de lire du meilleur Tajan, un simple coup d'œil sur la quatrième de couverture situera le sujet principal qui nous intéressera. Il est écrit que *les auteurs ... montrent comment le rééducateur présente à l'enfant une image de père authentique et dynamique à la place des images du père et de l'enseignant qu'il n'avait précédemment pas acceptées*. Le sujet était large mais délicat dans la mesure où le personnage prénommé Philippe dans le chapitre *Images de pères* ressemblait beaucoup à Fred lui-même. En résumant, disons que l'auteur analysait ses relations avec son environnement familial et particulièrement avec son père, dont « l'absence » était la cause de ses problèmes psychologiques. Le risque que ces pages soient interprétées comme une sorte de « règlement de compte » avec son père existait clairement dans l'esprit de Fred, à preuve qu'il ne voulut pas que ces pages soient publiées du vivant de sa mère. On comprend qu'un silence prudent se soit installé dans les réunions de famille sur le sujet, les participants n'ayant d'ailleurs lu que les « pages ». Voici sur ce point particulier ce que Fred écrivit au soussigné :

Mon cher Michel,

Je n'ai pas pu, samedi, te remercier de ta lettre, ni te dire pourquoi je n'attends pas de mes sœurs, frère et cousins germains de commentaires sur mon livre et le « morceau d'anthologie » qu'on a déjà isolé et qu'on se communique (mon frère Bernard qui a reçu mon livre, me disant : Jean Echinard « m'a fait lire » le père anonyme ...)



Mon cher Michel

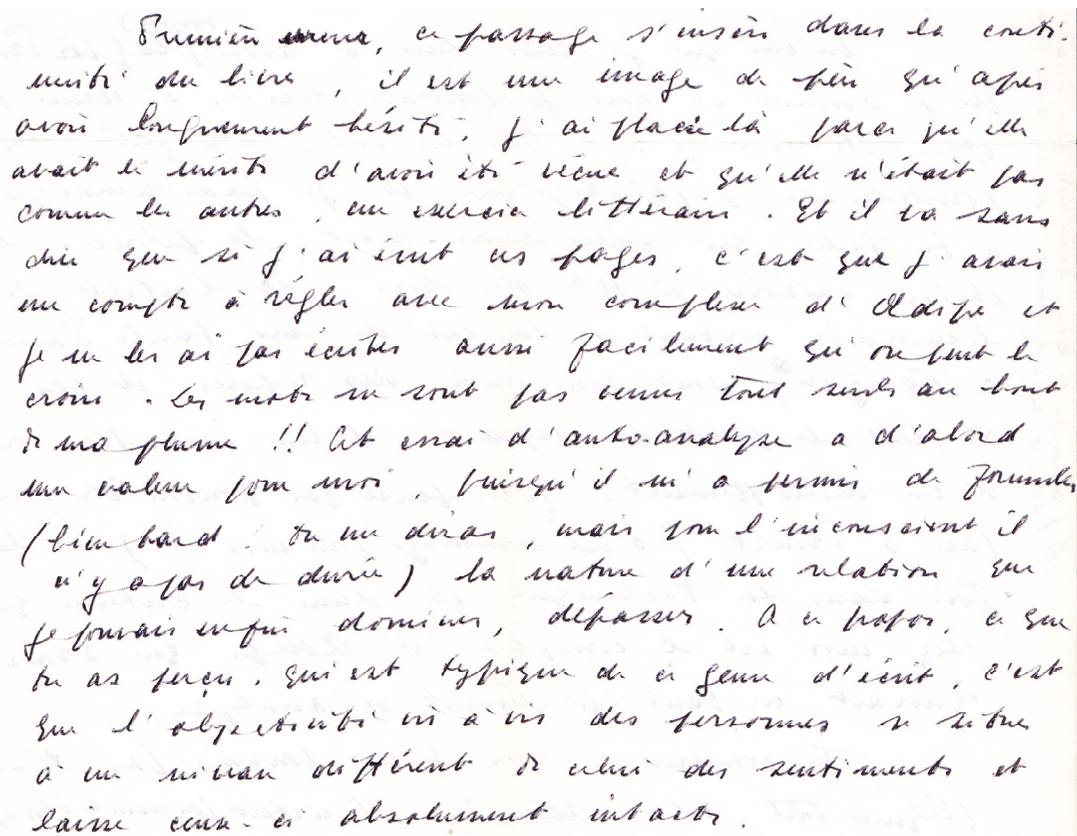
Je n'ai pas pu, samedi, te remercier de ta lettre ni te dire pourquoi je n'attends pas de mes sœurs, frère et cousins germains de commentaires sur mon livre et le "morceau d'anthologie" qu'on a déjà isolé et qu'on se communique (mon frère Bernard qui a reçu mon livre, me disant : Jean Echinard "m'a fait lire" le père anonyme ...).

Se doutant de ce qui pouvait susciter cet émoi et anticipant sur des critiques qui ne furent jamais explicitement formulées, Fred poursuit en deux points :

Première erreur : ce passage s'inscrit dans la continuité du livre, il est une image de père qu'après avoir longuement hésité, j'ai placée là parce qu'elle avait le mérite d'avoir été vécue et qu'elle n'était pas comme les autres un exercice littéraire. Et il va sans dire que si j'ai écrit ces pages, c'est que j'avais un compte à régler avec mon complexe d'Oedipe et je ne les ai pas écrites aussi facilement qu'on peut le croire. Les mots ne sont pas venus tout suite au bout de ma plume !! Cet essai d'auto-analyse a d'abord une valeur pour moi, puisqu'il m'a permis de formuler (bien tard, tu me diras, mais pour l'inconscient il n'y a pas de durée) la nature d'une relation que je pouvais enfin dominer, dépasser. A ce propos, ce que tu as perçu, qui est typique de ce genre d'écrit, c'est que l'objectivité vis à vis des personnes se situe à un niveau différent de celui des sentiments et laisse ceux-ci absolument intacts.

On ne peut qu'être frappé de la lucidité et du courage dont Fred fit preuve si

on se souvient de l'affectueuse attention qu'il portait aux épreuves endurées par son père en 1937 dans la lettre citée plus haut. Ayant le privilège devenu rare d'avoir connu Jacques Tajan, le fait est que, certainement harassé de soucis, il était,



Première erreur, ce passage s'inscrit dans la continuité du livre, il est une image de père qu'après avoir longuement hésité, j'ai placée là parce qu'elle avait le mérite d'avoir été vécue et qu'elle n'était pas comme les autres, un exercice littéraire. Et il va sans dire que si j'ai écrit ces pages, c'est que j'avais un compte à régler avec mon complexe d'Oedipe et je ne les ai pas écrites aussi facilement qu'on peut le croire. Les mots ne sont pas venus tout suite au bout de ma plume !! Cet essai d'auto-analyse a d'abord une valeur pour moi, puisqu'il m'a permis de formuler (bien tard, tu me diras, mais pour l'inconscient il n'y a pas de durée) la nature d'une relation que je pouvais enfin dominer, dépasser. A ce propos, ce que tu as perçu, qui est typique de ce genre d'écrit, c'est que l'objectivité vis à vis des personnes se situe à un niveau différent de celui des sentiments et laisse ceux-ci absolument intacts.

nous dirions aujourd'hui, peu communiquant. Avec son fils aîné, comme avec les autres membres de son entourage. Peut-être aussi que la forte personnalité de sa femme contribuait à cet état de choses. Mais poursuivons :

En second lieu, mes sœur, frère et cousins (germains, je précise) sont tous directement impliqués dans cette espèce de psychanalyse familiale, parce que notre grand-père a joué d'un tel rôle dans ma famille paternelle que son image n'a pas pu ne pas détériorer les images des pères et dans ma famille maternelle, toutes les mères ayant voulu se substituer aux pères. D'où le sourire ambigu et le silence gêné de mes soeur, frère et cousin (tu as vu France, l'autre soir, quand tu en as parlé), parce que ma démarche les amène à découvrir ce qu'ils n'avaient pas réalisé et qu'ils n'ont jamais osé formuler. Ils ne peuvent qu'être ambivalents.

(Germains, je précise) sont tous directement impliqués dans cette espèce de psychanalyse familiale, parce que notre grand-père a joué un tel rôle dans ma famille paternelle que son image n'a pas pu ne pas détériorer les images des pères et dans ma famille maternelle, toutes les mères ayant voulu se substituer aux pères. D'où le sourire ambigu et le silence gêné de mes soeur, frère et cousin (tu as vu France, l'autre soir, quand tu en as parlé), parce que ma démarche les amène à découvrir ce qu'ils n'avaient pas réalisé et qu'ils n'ont jamais osé formuler. Ils ne peuvent qu'être ambivalents.

Le commentaire ayant ainsi précédé le texte, nous pouvons en venir aux fameuses pages. On y trouvera successivement un portrait du grand-père mythique, l'évocation du temps de guerre où pendant quatre ans les mères par la force des choses durent remplacer les pères mobilisés, la vie rue d'Espagne, le récit d'une course de bicyclettes au village ...Des scènes pittoresques alternent avec d'autres plus sérieuses. Le tout forme un ensemble où des considérations psychanalytiques trouvent leur place à côté d'une fine peinture d'un temps devenu bien lointain.

Le chapitre du livre, intitulé *Un père anonyme*, commence donc par l'évocation d'une absence, le père-soldat, et d'une présence presque envahissante, celle du père du père, trônant en son domaine :

UN PÈRE ANONYME

Ses souvenirs d'enfance les plus anciens, ce n'est pas à l'image de son père que Philippe les associait. De cette période confuse sa mémoire ne lui restituait que des scènes frustrantes, sa mère faisant la toilette de son frère cadet et le lui faisant admirer, ou administrant à celui-ci un médicament et le lui faisant plaindre. Même la photo jaunie qui les représentait lui et son frère, appuyés sur les genoux de leur mère leur montrant la lettre de l'absent, la lettre du père-soldat, ne parlait pas à son souvenir, ne suggérait rien à sa sensibilité : ce père qu'on lui faisait nommer chaque soir dans sa prière, n'avait ni visage ni voix. Par contre, le lieu où cette photo avait été prise,

Après tant d'années il voit encore ce vieillard alerte, le buste droit, les genoux tout juste pliés à quatre-vingt-dix ans, s'avancer sur le gravier devant la maison, la main tendue vers son hôte, la bonté s'exprimant dans la clarté de son regard, la malice dans le pli au coin de ce regard. Son image est tellement forte qu'aujourd'hui où ce qu'il possède vient de lui, Philippe a l'impression que son père n'en a été qu'un moment le dépositaire et que c'est de son grand-père que directement il le tient, image si ancienne qu'elle se superposait déjà à celle de son père absent dont Philippe n'est pas certain que celui-ci fut présent dans le discours de sa mère.

Du père absent on est passé au grand-père omniprésent, apparaît ensuite le frère une belle évocation de la vie rue d'Espagne et des séjours à la campagne chez sa tante (la sœur de sa mère):

C'est pourquoi, sans doute, il a tant de mal à retrouver son enfance à travers l'opacité qui la retient, à la fixer dans une réalité et une continuité. Il ne connut pas de rival dans le désir de sa mère et, situation particulièrement inconfortable, ce rival ne fut pas son père, mais son frère, rival par avance gratifié. Il se rappelle leurs promenades le long du fleuve que les cargos descendaient jusqu'à la mer toute proche. Philippe les aurait prolongées sans fin si sa mère ne leur avait assigné comme limites celles de la résistance physique de son frère. Ou bien,

par les après-midi de février lumineuses et chaudes, ils allaient couper des fleurs de camélia dans la propriété fermée l'hiver de leur grand-père, occasion offerte à son frère de tendre ses pièges à oiseaux. Naturellement ils étaient habillés pareil, son frère et lui, ce qui annulait leur différence d'âge et faisait accéder le cadet à la condition d'aîné. Philippe avait parfois l'impression d'être abandonné, livré aux autres et ce sentiment d'abandon s'intensifiait en classe. Il était pris de panique devant des tâches simples, sanctionnées par des maîtresses incompetentes et injustes auxquelles ses parents donnaient raison contre lui.

Ce qui frappait Philippe, c'était l'omnipotence des mères, celles de ses camarades comme la sienne, omnipotence qui se manifestait tant dans l'organisation de la vie matérielle que dans les grandes décisions engageant la vie des familles. Ce n'était pas aux pères que les permissions étaient demandées, mais aux mères. Le matriarcat s'installait. Pendant quatre ans, ces mères, pour la première fois, avaient exercé un pouvoir, remplaçant les hommes dans leur travail, les soignant dans les hôpitaux, les distrayant dans les foyers. Elles étaient d'autant moins portées à leur rendre ce pouvoir qu'au sortir d'une guerre longue et meurtrière, les hommes retournaient à la vie civile marqués par la lassitude. La première de sa famille, sa mère s'était fait couper les cheveux.

Philippe et ses parents habitaient un appartement situé dans un immeuble dont son grand-père était propriétaire et qu'il habitait aussi. Cette cohabitation rendait omniprésent le père de famille et accusait la dépendance de chacun à son égard, en même temps qu'elle garantissait à tous la sécurité d'une vie matérielle comportant tous les avantages du confort bourgeois. Rien de stimulant toutefois dans cette vie. Les années scolaires se succédaient dans une lente monotonie. Chaque matin ramenait le même lever du jour. Dans la maison endormie Philippe entend le pas de son grand-père qui se rend à la messe, résonner dans la cage d'escalier, puis se perdre sur le pavé désert. Lui parvient alors le son de la cloche fêlée suspendue au cou des bœufs qui tirent le tombereau des bouviers. Les rideaux de fer qui découvrent les vitrines s'enroulent avec des grincements. Parfois le son grave d'une cloche suspend la vie de la rue qui commençait à s'animer, annonçant le viatique sollicité par un moribond. L'abbé qui le porte est revêtu d'une écharpe dorée, il est petit et brun et sur son passage les femmes s'agenouillent. Philippe se lève, il déjeune avec son père qui ne lui parle pas. Rarement son père lui parle, que ce soit pour le réprimander, ce qu'il ne savait pas faire, ou pour l'encourager, comme si une pudeur le retenait. Même plus tard,

alors qu'ils auraient pu échanger des impressions, des idées, son père évitait le dialogue. Pourtant Philippe se sentait plus près de lui que de sa mère et à travers lui de sa grand-mère, intelligente, artiste, orgueilleuse et fière. Du reste, longtemps après la mort de son père, c'est toujours l'image de celui-ci que dans ses rêves d'angoisse ou de culpabilité il retrouve, comme une présence compréhensive et rassurante.

Encore aujourd'hui Philippe cherche à s'expliquer ce silence. Tenait-il à la personnalité de son père, pourtant sociable, à une timidité inhabituelle dans les relations de père à fils, au sentiment de n'avoir rien à lui apporter, au désir de ne pas s'introduire dans la compacité du bloc que sa femme avait tendance à former avec ses enfants ? Il avait, semble-t-il, une fois pour toutes abandonné ses prérogatives à sa femme, bien qu'elle ne possédât pas plus de titres que lui à assumer des responsabilités éducatives. Il n'intervenait qu'à sa demande, uniquement pour sanctionner et ses interventions s'avéraient intempestives, parce qu'elles ne s'inscrivaient pas dans une relation et ne se référaient pas à une exigence préalable. Si encore son père avait été accaparé par une profession ou des fonctions ne lui laissant que peu de temps pour s'occuper des siens, Philippe eût compris son éloignement, mais son commerce bénéficiait de la fidélité d'une clientèle ancienne et conférait à son activité une régularité lui laissant les loisirs désirables.

Le problème était ailleurs. Passé du collège au commerce sous l'autorité d'un père qui avait dû être à la fois gratifiant et frustrant, qui n'assignait que d'étroites limites à l'initiative des autres, le père de Philippe n'avait quitté sa famille que pour la guerre qui fut la grande aventure de sa vie. Il n'en revint pas plus autonome, car si la guerre modifie les principes, elle ne change pas les attitudes et son autonomie il n'eut pas la possibilité de l'acquérir ensuite. Son père alors lui céda sa maison de commerce, mais ne la lui abandonna pas pour autant, il y demeura comme un acteur trop âgé pour jouer un rôle et trop en-

tier pour laisser jouer librement le leur aux autres. Ainsi, c'était encore l'image de son grand-père que Philippe retrouvait, associée et même superposée à celle de son père dans son activité professionnelle. Aujourd'hui, il pense que devant sa difficulté à devenir lui-même, responsable, à se confronter aux autres et à s'imposer aux siens, son père avait, par faiblesse et par lassitude, finalement opté pour le renoncement.

pratiquement chassé par la mère et le grand-père, sa présence redevient dominante et affectueuse dans les moments difficiles.

Fred avait lu Freud et en faisant un usage peut-être excessif. Demeure la complexité d'une relation qui s'exprime à la fois dans le portrait parfois cruel du père de Philippe et dans la lettre de 1937 sur les difficultés du commerce familial où l'affection inquiète dominait, la même qui deviendra trente ans plus tard « une présence compréhensive et rassurante ».

Le récit se poursuit par des pages superbes racontant les vacances dans la famille de sa mère, revenant avec insistance sur le matriarcat de fait et durable qu'entraînait l'absence des hommes partis à la guerre, évoquant les lectures de la famille.... Il se conclut par une sorte de chant final où la sympathie entre générations le dispute à une émotion dominée :

C'est à peu près à ce moment-là que mourut son grand-père. Parce qu'il avait vécu très longtemps en homme intègre et irréprochable, parce qu'il avait été témoin de l'Histoire, on parla de lui, mais sa disparition ne créa pas le vide que Philippe aurait cru. La mort, en même temps qu'elle le faisait descendre de son socle, permettait qu'on le juge. Philippe le découvrit différent de ce que vivant il s'était figuré qu'il était. Il se rendit compte qu'il n'avait que perpétué son propre père sans le renouveler, sans le

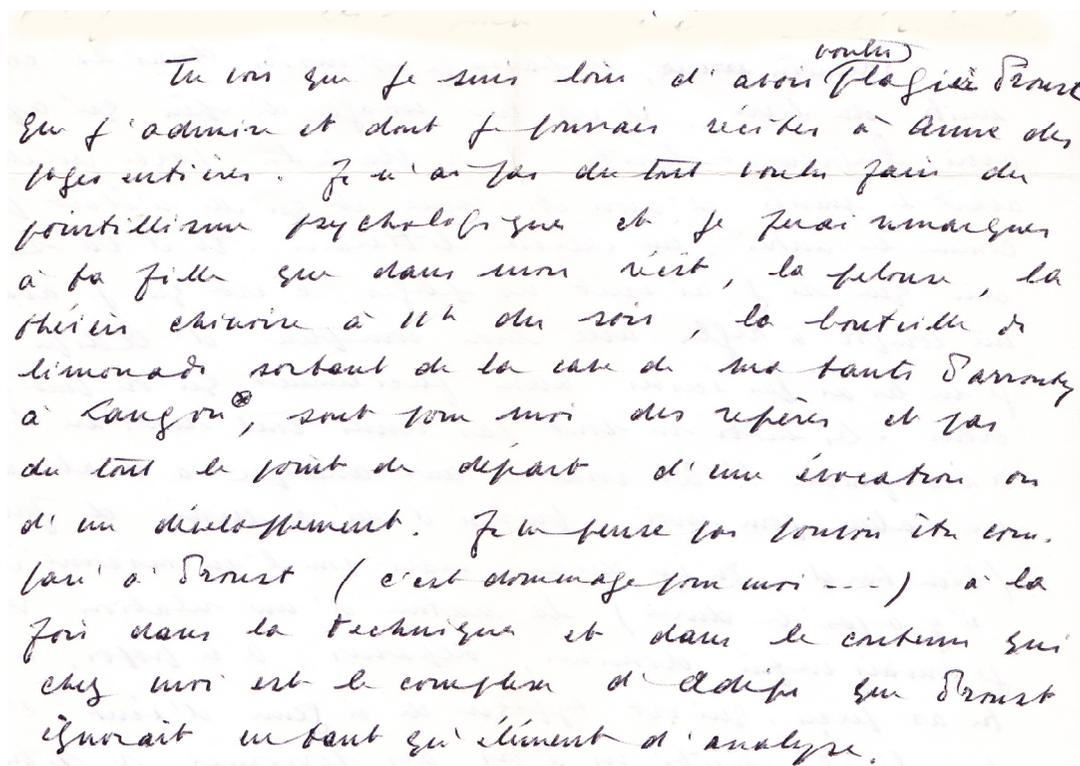
La relation au père est évidemment centrale mais ce serait la caricaturer que de ne retenir que l'absence de ce dernier ou son transfert sur le père du père. Les dernières lignes reproduites un peu plus loin montrent bien comment, malgré tout ce qui aura été dit sur cette absence, le père étant

prolonger et que s'il n'avait ni produit ni créé, c'était sans doute parce qu'il n'en avait eu ni le désir ni les moyens, qu'enfin il s'était montré plus timoré qu'entreprenant, plus absolu que tolérant, plus bigot que religieux. Cette figure de dimensions gigantesques se réduisait à presque rien. Pour Philippe dont l'appétit de vivre s'éveillait, la place des grands-pères était dans la tombe et celle des pères n'était déjà plus sur le devant de la scène. Il ignorait que leurs images confondues allaient poursuivre en lui leur long et fatal cheminement.

Le proustien malgré lui

Que Fred ait lu Freud est évident, il ne s'en défendait d'ailleurs pas. Au sujet de Proust, il lui fut fait un soir à Orsay par Anne Destribats, qui travaillait alors précisément sur l'œuvre de Proust, la remarque, loin d'être malveillante, que ce dernier l'avait beaucoup inspiré : certains récits, le rôle des grands-parents ... et d'une manière générale celui de la mémoire, le recours à un certain type d'images, l'abondance des détails... Ce ne pouvait être qu'un compliment mais ce compliment lui parut, sinon empoisonné, du moins déformant. Il s'en expliqua fort bien, reconnaissant une influence mais remettant les choses à ce qu'il estimait être leur place. Il défendait ainsi l'originalité de son travail et il avait raison. Voici ce qu'il en dit à la fin de la lettre précédemment citée :

Tu vois que je suis loin d'avoir voulu plagier Proust que j'admire et dont je pourrais réciter à Anne des pages entières. Je n'ai pas du tout voulu faire du pointillisme psychologique et je ferai remarquer à ta fille que dans mon récit, la pelouse, la théière chinoise à 11 h du soir, la bouteille de limonade sortant de la cave de ma tante Parrouty à Langon sont pour moi des repères et pas du tout le point de départ d'une évocation ou d'un développement. Je ne pense pas pouvoir être comparé à Proust (c'est dommage pour moi...) à la fois dans la technique et dans le contenu qui chez moi est le complexe d'Œdipe que Proust ignorait en tant qu'élément d'analyse.



Tu vois que je suis loin d'avoir voulu plagier Proust que j'admire et dont je pourrais réciter à Anne des pages entières. Je n'ai pas du tout voulu faire du pointillisme psychologique et je ferai remarquer à ta fille que dans mon récit, la pelouse, la théière chinoise à 11 h du soir, la bouteille de limonade sortant de la cave de ma tante Parrouty à Langon, sont pour moi des repères et pas du tout le point de départ d'une évocation ou d'un développement. Je ne pense pas pouvoir être comparé à Proust (c'est dommage pour moi...) à la fois dans la technique et dans le contenu qui chez moi est le complexe d'Œdipe que Proust ignorait en tant qu'élément d'analyse.

La modification (ajout de « voulu ») faite à la relecture jette un doute, peut-être était-ce signe, comme peut l'être un lapsus révélateur, que justement la lecture de Proust l'avait influencé. Pourtant il avait montré qu'on pouvait être psychanalyste, influencé par Freud et en même temps proustien. Le compliment sera donc triple.

*

3 – Les Soirées orcéennes



Il aimait lire, il aimait écrire et il écrivait bien. Il parlait bien aussi et c'est sans doute surtout par ses conversations qu'il prit place dans la mémoire de ceux qu'il côtoya le plus. Les habitants d'Orsay n'en eurent pas le privilège, d'autres à Paris, Bayonne, et certainement ailleurs y eurent droit. Le chapitre suivant voudrait, sinon restituer l'ambiance chaleureuse des soirées d'Orsay, du moins évoquer le souvenir de quelques sujets débattus, disons plutôt discours.

C'était, en effet, fête à Orsay, plusieurs fois par an entre 1965 et 85, quand Fred venait dîner, en général avec sa cousine France et Daniel. La conversation, c'est-à-dire un monologue assez déclamatoire, parfois interrompu mais pas pour longtemps, commençait dès la porte franchie. Le dîner se déroulait comme tous les dîners mais le plus souvent sur deux scènes, coté cour et coté jardin. : le coté cour était la salle à manger (Fred parlait, les autres mangeaient), le coté jardin la cuisine. On ne vit jamais à Orsay autant les jeunes habitants du lieu, habituellement vissés sur leurs sièges, se lever de table et courir à la cuisine. Ce n'était pas pour les besoins du service mais pour y rire en paix, Fred, venait, en effet, d'entamer un de ses discours familiers, tel celui sur « l'ignoble » Delage, Les variantes, rares, faisaient les jours suivants l'objet de commentaires passionnés.



Beaucoup de sujets étaient abordés, toujours avec passion. En voici quelques exemples, présentés sans grand souci de classement, à l'image des discours tenus . Ces flashes fournis par des souvenirs certainement fragiles ne doivent pas donner l'impression au lecteur d'une superficialité quelconque mais plutôt du fait que Fred vivait toujours intensément, son sujet, en quelque sorte habité par ce dernier. Le culte des nuances n'était pas son fort. Dit autrement, il était plus à l'aise dans le superlatif que dans le comparatif.

La famille.

* Il parlait souvent des Dousdebès au point que parfois un jeune auditeur, un peu pour se moquer de lui, lui demandait : « Alors, Fred, quoi de neuf chez les Dousdebès ? ». Le dernier ayant habité Bayonne était mort depuis une bonne trentaine d'années et on avait pratiquement perdu la trace des autres mais Fred avait toujours une histoire à raconter sur l'ancêtre qui était allé mourir pendant la Révolution à Lorient, où il se demandait ce qu'il pouvait bien y faire, tel autre un peu négrier sur les bords, celui ou celle qui avait été en Russie, au Japon ... Il avait, en effet, un réel culte pour la famille de sa grand-mère (cousine germaine de son grand-père qui était donc autant Dousdebès que sa femme, seul le nom de naissance changeait) à laquelle, certainement avec raison, il prêtait esprit et intelligence. Très discrètement, c'était en fait elle qui menait la maison.

* Sa relation avec l'ancêtre que l'on osera dire fondateur de la dynastie, Dominique Tajan, était d'un autre ordre ; Elle était, elle aussi, admirative mais pour des raisons moindres puisqu'elles se situaient pas dans le domaine culturel mais commercial. C'est Dominique, en effet, qui avait fondé le magasin et acheté la plupart des maisons qui avaient constitué

pendant longtemps la patrimoine immobilier de la famille. Enfin c'est lui, et Fred en était très frappé, qui s'était fabriqué un « blason » qu'il avait fait sculpter au sommet du pignon du 62 rue d'Espagne « Tu te rends compte, c'est comme s'il s'était anobli tout seul ! ». Le « blason » représentait et représente toujours des ustensiles agricoles dont la fabrication et le commerce avaient fait la fortune de Dominique. Il aimait revenir sur la personnalité de son arrière grand-père, quitte à lui attribuer son propre tempérament. C'est ainsi qu'il y avait à l'époque dans la bibliothèque de la rue d'Espagne (à coté de l'incontournable *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* d'A.Thiers qui se devait de figurer dans toutes les bonnes familles) le *Cours de Littérature* de Lamartine, une douzaine de volumes dans une belle reliure. (Depuis les dits ouvrages ont circulé : Habas, Paris, Orsay et aujourd'hui Marseille). Le *Cours de Littérature* réunissait les articles que Lamartine, évidemment opposé à l'Empire, avait fait paraître dans des journaux plutôt d'opposition à Napoléon III. Ces articles, qui étaient en fait un feuilleton littéraire et donc tout à fait inoffensif, avait été regroupés et les ouvrages, reliés, vendus en souscription. Souscrire était sans doute une manière (discrète) de manifester son opposition au régime impérial. C'est la conclusion qu'en tirait Fred. Elle devait être fondée mais le 62 ne fut jamais pour autant un repaire républicain.

* Fred eut le premier le mérite de réunir à partir des « archives » de Pierre Tajan les éléments qui permirent plus tard d'établir les arbres généalogiques que le lecteur de ces pages connaît, ou devrait connaître.

- A preuve la belle histoire de la cousine désargentée et du noir, que voici, reproduite et retranscrite ci-dessous :

L'oncle Pierre m'a longuement parlé de Lucie Rehault de Villeneuve à qui il prit l'idée, une fois venue, de s'installer à Bayonne. Elle arriva par bateau, flanquée d'un magnifique noir qu'elle avait comme domestique. Mais comme elle était servie, tant rue d'Espagne que à la Villa Gabrielle où elle vivait alternativement avec mes grands-parents, mon grand père utilisait le noir comme employé au magasin et garçon-livreur. Toute la ville le connaissait ... Puis un jour, la « tante Lucie » eut le mal du pays, elle voulut revenir à la Réunion, mes grands parents la rapatrièrent avec son noir et lui servirent une rente Un matin à la Villa Gabrielle, racontait-il comme si ç'avait été la veille, alors que Marie Tajan-Dousdebès était absente, un brocanteur se présenta cherchant à acheter ou à vendre. Pour quelle raison on ne sait, Alfred lui vendit, sans*

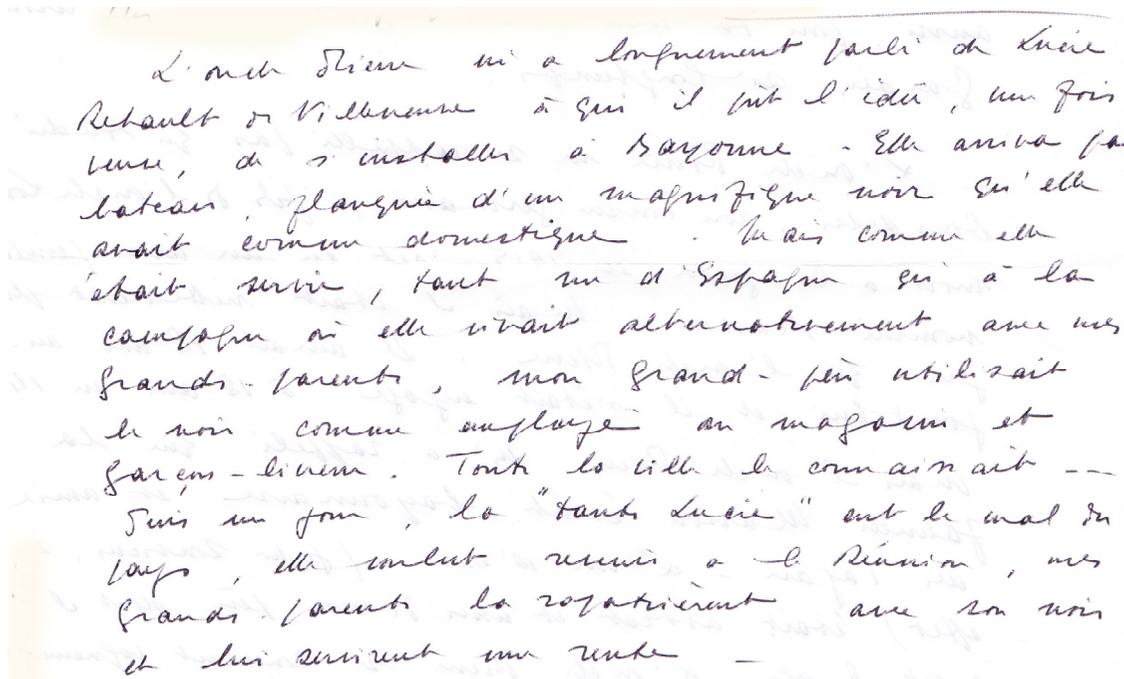
doute pour un prix dérisoire, quelques chaises ou tabourets qui traînaient par là. Suivait leur description. De retour à la Villa, sa femme le prit très mal, c'étaient des meubles anciens qui venaient de son côté ! Marie Tajan connaissait mieux la valeur des choses que son mari.

L'écriture des autres

* La graphologie était devenue son métier, sous plusieurs formes : en gros la graphothérapie et l'analyse des écritures. Il lui fut donné à plusieurs reprises à Orsay et ailleurs

de se pencher sur des écritures d'enfants ou d'adultes amis ou parfois, sans le lui dire, parents. La position de la marge, l'inclinaison des écritures, la barre du « t » lui révélaient des traits de caractère inattendus mais révélateurs et son jugement, abondamment commenté par lui comme il se devait, se révélait toujours pertinent. C'est ainsi par exemple que l'absence de marge à gauche dans une lettre prenait sens et avait rapport avec des difficultés rencontrées lors de l'adolescence, notamment l'absence du père, réelle ou ressentie. Le fait se trouva vérifié plusieurs fois et sa propre écriture en est peut-être l'illustration.

* Il était souvent sollicité pour des expertises privées. Un exemple particulier : il avait connu à Tours les dirigeants d'une entreprise nommée Montenay . Le hasard voulut que j'aie été en rapport avec le responsable de cette société qui me



raconta avoir demandé, quelques années plus tôt, à Fred de lui donner son avis sur une personne qu'il envisageait d'embaucher et lui avait fourni une lettre manuscrite du candidat. Fred lui déconseilla de le faire en déclarant que le candidat le volerait. Ce conseil ne fut pas suivi, cette personne fut embauchée et ce que Fred avait prévu se vérifia. Secret professionnel oblige, Fred ne réagit pas quand le sujet fut abordé à Orsay.

- * Une autre fois ce fut l'analyse de la signature d'un peintre célèbre, Sisley en l'espèce, dont le récit se mélangea au bruit des couverts. Un peu plus tard il reprit la question dans *L'analyse des écritures* dont les convives d'Orsay avaient eu ainsi la primeur. La description de tout ce que l'on pouvait tirer de l'analyse des six lettres tenait dans le livre quatre pages, elle avait duré à Orsay dix bonnes minutes : la forme de chaque lettre, la spontanéité, la rapidité de l'écriture (six lettres !) étaient l'objet de développements qui paraissaient sans fin et qui furent interrompus par un « Fred, resservez-vous de fromage » de la maîtresse de maison, ce qu'il fit.



On passa ensuite à Monet.

* Fred pouvait avoir la dent dure, surtout vis à vis de ses collègues, concurrents et même collaborateurs. Les noms de Crépieux-Jamin, qui fut un peu le pape de l'Ecole française de graphologie et qui n'avait rien compris ; de Delage, plus porté sur l'Ecole allemande et collaborateur de Fred dans *L'Analyse des écritures*, qui ne travaillait pas beaucoup ; ou de Volard qui participa au *Troisième père* et qui était pingre, revenaient souvent. Personne autour de la table n'avait jusqu'alors entendu parler de ces personnages éminents mais ils devinrent très vite des célébrités, un peu négatives, il faut le dire.

Les idées et la politique

* Ce n'étaient pas les hommes politiques (le ton avec lequel il disait « ce monsieur Mitterrand ! » ne traduisait pas une immense admiration) qui l'attiraient, ses goûts se situaient à un autre niveau, en fait il était soixante-huitard bien avant les Années 60. Son centre de gravité se trouvait sans doute nettement plus loin que le centre gauche mais il ne l'affichait pas. Ses conversations avec André Noël, son cousin coté Dousdebès qui était plutôt de la tendance réactionnaire, avaient des allures de meeting, la salle étant muette.

* Ce n'était encore que d'aimables palabres en comparaison avec les joutes qui opposaient Fred à son cousin Paul Ducos, la salle à manger devenait alors une Salle d'Assises sans accusés mais avec beaucoup de coupables. Les condamnations étaient sans pitié, jamais de circonstances atténuantes, au demeurant le Code de procédure connu d'eux seuls ne prévoyait que des réquisitoires. Les deux procureurs s'affrontaient donc tout en étant d'accord sur tout mais pour rien au monde ils n'en seraient convenus.

* Il se passionna beaucoup pendant un temps pour les expériences d'autogestion des entreprises dans ce qu'était alors la Yougoslavie. L'autogestion allait sauver le monde mais cet enthousiasme malgré les accents enflammés qu'il prenait ne dura pas très longtemps. Etait-ce l'actualité qui l'avait éclairé ou son essoufflement personnel ? Difficile à dire.

Les voyages et la musique

* Son activité graphologique l'amenait à faire des conférences à l'étranger. C'est ainsi qu'il alla à Lindau *où je vais en prenant le chemin des écoliers, par Salzbourg pour les émotions mozartiennes*. Il y assista à une représentation de *La Flûte*

enchantée qui l'enchantait, moins qu'un peu plus tôt le film de Bergman tiré du même opéra. De Mozart on passait facilement à Beethoven. Fred aimait beaucoup la musique, influencé en cela par Daniel dont un ami était Pludermacher, pianiste de l'Opéra de Paris et à ses heures motocycliste. Les auditeurs d'Orsay se souviennent de commentaires enflammés sur les *Variations Diabelli* enregistrées par l'ami de Daniel. Fred n'avait pas du apprendre beaucoup de solfège mais avait une forte sensibilité musicale. et la musique, romantique surtout, s'accordait bien à son tempérament.

* La Roumanie ou la Bulgarie eurent droit à sa visite mais l'Italie avait ses faveurs. Il y alla plusieurs fois, avec Maïtena et des amis, plus tard avec Daniel. Il ne tarissait pas d'éloges sur Florence où il résida quelques jours à l'hôtel Roma place Santa-Maria Novella. La façade de l'église réalisée par Alberti l'enthousiasmait et il espérait y revenir alors qu'il était déjà gagné par la maladie.

* Fred alla à deux reprises au début des années 80 au Chili visiter les cousins Tajan. La première fois Maïtena l'accompagna et il passèrent par Buenos-Aires où résidait le frère de Maïtena. Ce nous valut, outre une description enthousiaste de l'Opéra Colon de Buenos-Aires des récits pleins de chaleur et de reconnaissance pour l'accueil qu'ils y avaient reçu.

Mathias

* A partir de 1980 la soirée était ouverte par une interrogation nouvelle : « Comment va Mathias ? ». Fred, en effet, passait par Poitiers avant de venir à Paris et suivait avec attention les progrès scolaires de son petit-fils. Son admiration allait

en croissant à rendre jaloux tout autre parent : « Tu te rends compte, il lit ... ! », le titre du livre a été oublié mais il était certainement au dessus du niveau attendu d'un jeune adolescent, fut-il en avance., et Mathias était très en avance.

* Fred ne se contentait pas d'admirer, il participait de son mieux. Alors qu'il devait avoir autour de 13 ans à peine, Mathias demanda à son grand-père de lui trouver un livre qu'il n'avait pu se procurer à Poitiers. Arrivé à Paris, Fred fit tous les bouquinistes du quartier Saint-Germain-des-Près (il y en a beaucoup) où il résidait habituellement (hôtel Montana, rue Saint-Benoît) et réussit à se le procurer. Quel était ce livre ? Le souci de vérité historique animant le rédacteur de ces lignes l'oblige à tout dire, la plus grande attention est donc requise. Deux thèses, en effet, s'affrontent : s'agissait-il d'une œuvre mineure de Flaubert, *Par les champs et par les grèves*, - comme croit se souvenir le rédacteur - ou de *Dans la forêt normande* d'Edouard Herriot, comme une personne au moins aussi autorisée – la propre fille de Fred et mère de Mathias - le pense.

La question n'est pas indifférente et peut se résumer ainsi : la plume de Mathias Enard, écrivain de talent et fierté littéraire de la famille, a-t-elle été influencée davantage par Flaubert ou par Herriot , en moins que ce ne soit par les deux ? Tout le monde souhaite que ce soit par le premier mais les exégètes des prochaines décennies ne manqueront pas de se pencher sur cet angoissant problème. En tout cas si aujourd'hui Mathias retrouve un de ces ouvrages dans sa bibliothèque certainement voyageuse, il saura qu'il a été l'objet d'une ardente recherche.

* Et pourquoi ne pas croire que l'enthousiasme, le mot n'est pas trop faible, de Fred devant la curiosité et les progrès de Mathias (enthousiasme qu'il freinait certainement en présence de l'intéressé) ait eu quelque part une influence heureuse dans la sphère supérieure où se rencontrent les amoureux de la littérature, lecteurs et écrivains, et qu'il ait aidé de façon mystérieuse à l'apparition d'une nouvelle étoile.

4 – Le Petit Carnet noir du cousin

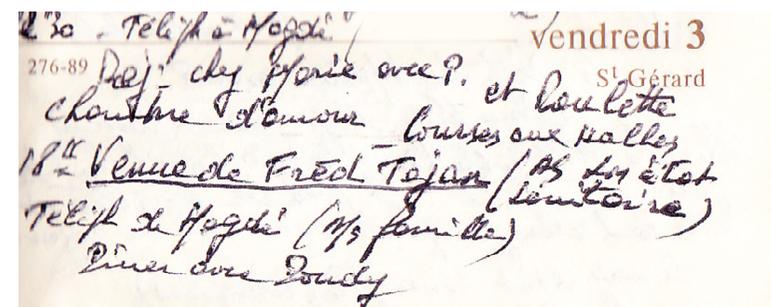
*

Ce titre peut paraître obscur, il s’expliquera très vite. Tristement.

Louis Destribats, universellement appelé Loulou, avait trois ans de plus que Fred et lui aussi figurait sur le Palmarès de 1919. Leurs chemins ne se croisèrent pas souvent, sauf sur la fin. Loulou tenait depuis toujours un petit carnet de 10 cm par 5 où, année après année et jour après jour, il notait d’une écriture très fine et réduite à l’essentiel les faits marquants de chaque jour, sans exception. Il habitait Biarritz, comme Fred et les deux se voyaient souvent, chez eux, chez une sœur, frère ou cousin, au restaurant et parfois, comme on va le voir, dans des lieux moins agréables.

Seuls ont été conservés les Carnets de 1986 et 1987, ils nous fournissent , chaque fois en quelques mots toutes les dates de leurs rencontres et souvent le lieu et le motif. Nous allons donc parcourir les *Petits Carnets noirs*, mentionner quelques unes de ces rencontres. Jusqu’à la dernière.

Loulou était médecin, général de surcroît. Fred se sentant malade alla donc naturellement demander avis à son cousin. C’était le 3 octobre 1986 (AS signifie en abréviation militaire : Au Sujet).



Fred vint peu après à Paris et à Orsay. Il annonça qu'il devait se faire opérer, qu'il irait en convalescence dans une clinique à Urt et qu'il avait l'intention d'y lire un ouvrage intitulé *Madame Récamier* de Fr. Wagener dont la presse avait dit grand bien. Son goût pour la littérature et l'histoire littéraire ne le quitta jamais.

Sur le *Petit Carnet* sont mentionnées les visites régulières que Loulou faisait à Fred à la clinique ou chez lui. Puis vint la convalescence prévue à Urt. C'était alors Fred qui téléphonait à Loulou

pour lui donner de ses nouvelles. Le 25 janvier nous

apprenons qu'il était rentré chez lui. Quelques jours plus tard, le 9 février Fred et son frère Bernard rendaient visite à Loulou chez lui. Le 27 Fred et Loulou déjeunaient chez Marie. Tout, rencontres et téléphones étaient fidèlement rapportés en style télégraphique.

3-362 *Def. à l'OPERNE avec Ste Geneviève*
Foucault - Dives - les 2 Bellog -
Paris
 17^h30 *Allé voir Fred*
J'ai vu Bernard
 18^h30 *Messe St Martin seul*
Dîner chez Marie seule
 4
 4-361 *Dins allé chez Marie Berthe*
Dins (jean Annette non vu)
Dins chez Fred
Dîner seul effort
Téléph. à Michel Orsay

19 **lundi** **JANVIER** 4^e
 St Maritus *femme de ménage* 19-346
Reluce vient me chercher
Def. chez Marie avec Pa
Bouquet - Commande de 50 "Parisos"
AM = effort
Poudy dîne avec moi - Téléph. de Fred
Loir = long coup de tel - Tel. de Urt.
de Beau-Distributs de Paris - Tel. de M^{re} de B-
 20 **mardi**

L'inauguration de l'ascenseur

Le 2 mars fut un grand jour qui vit réunis pour la circonstance une bonne partie des cousins, il s'agissait de l'Inauguration de

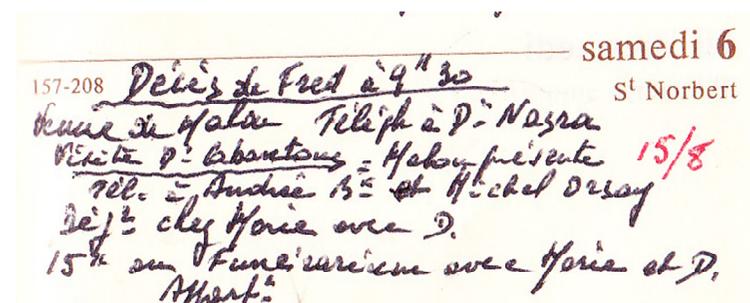
2 **lundi** **MARS** 10^e
 St Charles le Bon *femme de ménage* 61-304
Def. à bouquie
chez Bernard et Genevieve Tajan
avec Marie et Fred et Marguerite Tajan
(Inauguration de l'ascenseur) Nicole
Dîner effort avec Poudy

l'ascenseur du 62 rue d'Espagne. Il était attendu depuis un bon demi-siècle et jurons qu'il fut apprécié et entraîna commentaires enthousiastes. Nicole y assista mais Loulou ne dût pas se souvenir tout de suite du prénom de la fille de Fred mais répara vite son erreur. C'est ainsi que Nicole s'appela un court instant Monique. Que ceci soit pardonné à Loulou !

Fred revint à Paris courant avril, il passa un après-midi à Orsay accompagné de Daniel et Christine et rapporta avec sa verve coutumière cet événement mémorable.

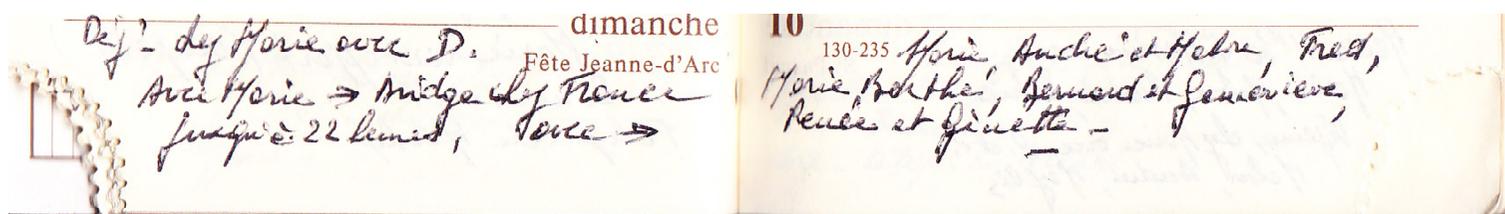
Les dernières pages du Carnet

parlent d'elles-mêmes. Le 21 mai *Fred est hospitalisé dans la nuit par son neveu Emmanuel*. Le 27 Loulou va voir à l'Hôpital de Bayonne Fred et Bernard qui avait été lui-même hospitalisé pour une opération à la tête. Puis c'est la dernière page du carnet reproduite ci-contre :



Et ce sont aussi les derniers mots écrits par Loulou. Les deux jours suivants, pour la première fois, il n'écrivit rien et dans la nuit du lundi au mardi, jour des obsèques de Fred, il fut transporté d'urgence à l'Hôpital où il mourut quelques jours plus tard.

Mais ces pages ne peuvent pas se conclure trop vite et puisqu'aussi bien les réunions de famille et le bridge tenaient une grande place chez les cousins, nous reviendrons un peu en



arrière. A peine un mois plus tôt ils étaient, en effet, tous réunis, chez Marie d'abord, chez France ensuite et *Petit Carnet* était là pour nous le rappeler.

Cette réunion fut la dernière qui les vit tous, elle fut particulièrement animée et le bridge, sport national bayonnais, acharné.

*

5 – L’écriture, hier et aujourd’hui



Fred toujours eut du goût pour la Littérature, à preuve sa demande de « beaux textes » alors qu’ils étaient prisonnier de guerre, ses activités autour de Balzac ... toutes choses dont le lecteur a été entretenu au long de ces pages. On peut penser aussi qu’il commença à écrire bien avant de chercher à publier. Il reste que l’intérêt porté à la Graphologie marque un tournant, dans sa vie professionnelle d’abord , mais avec elle il prit goût au phénomène de l’écriture et à celle des autres. C’est que, écrivait-il dans l’Introduction à son ouvrage de 1972 *L’analyse des écritures* : la graphologie donne de l’écrit une signification autre que celle du message transmis. Fred avait travaillé des années dans la préparation de ce dernier livre qui se voulait être à la fois un manuel d’histoire de la Graphologie et un guide pour l’analyse des écritures. Il fut aidé par Guy Delage, une de ses cibles habituelles, qui se chargea surtout des pages relatives aux écoles allemande et américaine ce qui donne à ce livre un caractère un peu composite.

Alors que ses autres ouvrages avaient été ou seront édités par Payot dans sa collection intitulée *Petite Bibliothèque Payot*, assez austère de forme et de contenu, *L’analyse des écritures* eut l’honneur de paraître aux *Editions du Seuil* qui jouissait d’un tout autre rayonnement. Le fondateur et responsable en était Paul Flamand, grande figure de l’édition française, dont la femme avait des responsabilités dans le milieu de la graphologie. C’est ainsi que Fred fut invité un soir à dîner chez les Flamand à Saint-Chéron dans la grande banlieue parisienne. Le récit de cette soirée fut un grand moment d’une soirée orcéenne.

On reconnaît facilement dans *L'analyse des écritures* les apports respectifs des deux auteurs auxquels il convient d'ajouter Daniel Tajan qui illustra l'ouvrage. En gros Fred s'était réservé la partie historique, ce qu'il appelait les *Applications de l'invention*, et les deux chapitres où étaient étudiés un certain nombre d'écritures. Il en analysait les caractéristiques et en tirait des enseignements, fort convaincants même pour le profane, sur le tempérament du scripteur. En voici un exemple ¹qui convaincra le lecteur de cette dernière remarque :

Un exemple concret

La façon dont apparaît l'écriture de la *figure 30*, fait ressortir des variations de faible amplitude et une répartition équilibrée des noirs et des blancs, c'est-à-dire la régularité et la proportion. Si l'esprit n'a pas dompté la vie du scripteur, il l'a canalisée. La régularité doit donc exprimer ici la force de la volonté ou la faiblesse des sentiments, et la proportion l'inémotivité qui peut être sérénité ou insensibilité. Le scripteur que nous connaissons bien, n'est pourtant ni inémotif ni serein. Il possède une force de volonté certaine, mais il reconnaît qu'à la suite d'expériences vécues, le champ de sa sensibilité s'est réduit. Celle-ci si prompte à s'enflammer pour tout, il y a peu de temps encore, se réserve aujourd'hui pour des choses qui le concernent, lui et quelques êtres privilégiés. Il n'éprouve pas moins de sentiments, mais il ne les manifeste pas tous. Sans doute prend-il le chemin de la sérénité, mais où se situe la ligne de partage entre l'indifférence à autrui et une sensibilité qui ne se manifeste pas... ?

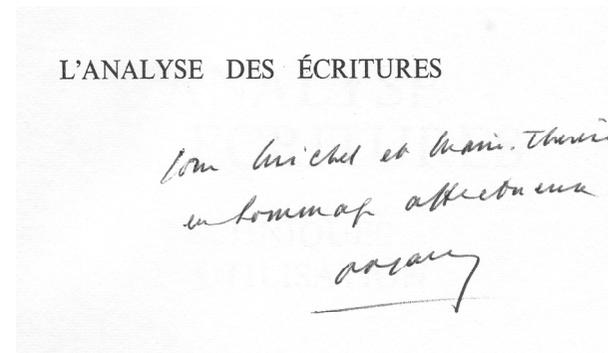
Fred affirme bien connaître le

scripteur, on peut lui faire

confiance : il s'agit de lui-même et la *figure 30* à laquelle il se réfère est la reproduction de sa propre écriture que le lecteur

¹ *L'analyse des écritures*, page 108.

connaît déjà bien par ailleurs. On constatera qu'il ne se ménage pas, c'est vrai que la sérénité n'était pas son fort et qu'il était prompt à s'enflammer. Fred ne pensait certainement pas en écrivant ces lignes, longuement méditées, qu'elles constitueraient un jour le meilleur hommage qu'on puisse adresser à celui qui dédicaçait ses livres comme suit :



Merci Fred pour ton affection, en réunissant ces documents et ces commentaires, j'avais juste voulu t'exprimer la mienne. Et celle de beaucoup d'autres.

Mais on ne va pas se quitter de manière aussi cérémonieuse. Ce n'était pas ton genre et tu aurais certainement trouvé pour clore cette rencontre une petite histoire rappelant la tisane servie à 11 h du soir à la Villa Gabrielle ou le Dousdebès qui s'était noyé en mer sans te dire pourquoi. Quant à moi, sans chercher à entrer dans le domaine réservé de la graphologie, je me hasarderai à soumettre au lecteur quelques échantillons d'écritures.

Pages 24 et 25 de *L'analyse des écritures* figurent six écritures réparties sur deux siècles et tu leur fais dire beaucoup de choses savantes. Pour ma part je proposerais au lecteur quatre échantillons d'écritures dont la tienne. Les voici :

Nous venons dans mes dossiers
La bonte de nous faire livres
des livres - pour si oui pour
un nouveau volume de manuscrits
amateur pour parler Mabel
pour parler. Les meubles de Mabel
et autres pierres de la Madelle
et esplanade et pour qui la
compagnie et la fait de ce
double.

L'oncle Pierre ne rappelle pas son Andrie
doux de lui, son cousin germain, fils de l'oncle Louis,
mort à la guerre, en 1915, dit en un ami intime,
nommé Masson. Mais il était nettement plus
jeune que l'oncle Pierre. Il avait 78 ans au-
jourd'hui et il n'était engagé à 18 ans en 14.
Mais l'oncle Pierre m'a rappelé que la
famille Masson était bayonnaise et amie
de Tazan - L'un d'eux (je m'en souviens, en

Je vous prie faire mes hommages au père Gardien
que je l'aime beaucoup et au père Vicair à tous les
Pères amis Anselmo Salvador que sont des Compagnies
au Père Eglise qui est court temporel. Et à mon ami
le Père Fernando qui ne parle pas si longtemps
quand il sort à la quête avec M. Tachan et celui
ami d'ici qui se trompe par la Espagne quand
ils vont acheter à la boutique. Leur de même
vous pouvez dire bonjour à la Gabriella et rendre
à mon ami St Antonio. Et moi je me fais pour
votre souvenir qui vous embrasse les mains et
les pieds et remet avec respect.

quand je l'ai rencontrée à Paris trois ans
ans à peine je débiquais de ma province et
l'impression de sortir de prison, de rentrer
Cortez, de Nazaron ou d'ailleurs et de retrouver
liberté qu'en réalité je n'avais jamais connue, à
dans les livres, dans les livres qui sont bien,
dangereuse pour un adolescent que les armes, les
révolvers jusqu'ils avaient ~~mis~~ en moi des
~~impossibles~~ impossibles à combler, Kerac et Cend.

L'idée initiale était de faire figurer les écritures de personnes appartenant à une génération sur deux : ton petit-fils, Mathias Enard, en bas à droite, toi en bas à gauche, ton grand-père en haut à droite et le grand-père de ce dernier en haut à gauche. Malheureusement, il ne nous reste aucun écrit de ce dernier. Prénommé Jean, né en 1777 et mort en 1859 à Arné, il avait participé aux guerres de l'Empire (Cf. CHRONIQUES BAYONNAISES) comme soldat dans l'infanterie. Il n'avait pas été gradé, savait-il lire et écrire ? Sans doute mais rien n'est sûr. En tout cas s'il écrivait à son fils, celui-ci ne gardait pas ses lettres. Il a donc dans le tableau été remplacé par ce dernier, Dominique Tajan, le "fondateur" de la "dynastie".

Nous sommes page précédente en face de près d'un siècle et demi d'écriture de la descendance Tajan, la plus ancienne date de 1875, la plus récente de 2010. Avant Dominique Tajan, on ne savait pas écrire (ou on *n'écrivait* pas), après Mathias et les générations nées au XXI^e siècle on *n'écrira* plus, des outils plus perfectionnés que le porte-plume ou le stylo, d'ailleurs déjà largement présents, auront pris définitivement la relève. Quant à qualifier ces écritures, je ne m'y hasarderai pas sinon pour remarquer qu'elles ont toutes leurs charmes et leurs vertus ; Fred, lui, aurait trouvé beaucoup plus à en dire.
